

REVUE

littéraire
et
Artistique
MENSUELPRIX = 5^{frs}VEILLÉES
de
Peuto

JUILLET 1944

N° 221

6^{me} ANNÉELIBRAIRIE
SAINT-LOUIS
PARIS
JM

EDITORIAL ...

par Jean MARKALE

Puisque la mode est aux éditeurs, je ne vois pas pourquoi nous n'en ferions point, c'est aussi que j'inaugure cette colonne par l'exposé de notre travail. Notre but se résume en deux mots : Art, lettres. Nous voulons faire connaître au monde, la littérature sous toutes ses formes, la peinture, la sculpture et la musique, sans oublier la danse, c'est cela notre but et notre travail.

Depuis plus d'un an, notre journal, malgré les difficultés sans cesse croissantes, s'est comme l'ore de plus en plus, au point de devenir, non pas un chef d'œuvre, mais un exemple ; d'autre part, en dehors du journal, nous avons publié les premiers ouvrages d'une collection, consacrée au Moyen-âge. Ici encore, nous voulons faire connaître le moyen-âge sous tous ses aspects, le faire connaître, et juger nous admirer, car si l'on en a dit beaucoup mal, c'est bien souvent parce qu'on n'en connaît rien.

C'est notre programme, et nous le maintiendrons le plus que nous pourrons, pour faire triompher à la fin, ce que nous croyons parfaitement être l'Art Pur et Véritable, l'Art Français qui n'a jamais valu moins que sa réputation.

Jean Markale

DANS CE NUMÉRO

LES VOLEURS D'INFINI. 3 ^{es} feb.	p. 5
LA VILLE ENGLOUTIE	p. 2
RICHARD WAGNER ET LE	
DRA MEL YRIQUE	p. 1
L'APPEL CELTIQUE	p. 11
À TRAVERS LE VIEUX PARIS	p. 12

Richard Wagner
ET LE DRAME LYRIQUEpar Inkehtrebiou

S'inspirant à la fois de l'œuvre géniale de C.H. Weber et de celle non moins originale de Berlioz, Richard Wagner, tout en suivant l'adoctrine de Beethoven allait devenir le maître incontesté du Drame Lyrique.

Mais ce ne fut certes pas sans mal. Wagner ne produisit pas comme d'autres, son chef d'œuvre tout de suite. Non ; pour Wagner on assiste à une continuelle amélioration, la prodigieuse montée de Rienzi à Parsifal.

Rienzi n'est pas un "navet" comme on pourrait le dire, mais ce n'est pas, et c'est beaucoup ! - un drame lyrique. C'est un opéra italien, avec tout ce qu'il comporte de vocalises et de flots de notes. Le "Vaisseau Fantôme" est son premier ouvrage qui mérite le nom de drame lyrique. Bien qu'empêché dans un reste d'opéra, le leit-motif commence à percer, et ce progrès se manifestera plus solidement encore dans le Tannhäuser qui inaugure la série moyenne dont Wagner ne s'écartera que pour les maîtres chanteurs.

C'est alors l'œttingen. De Tannhäuser à l'œttingen quel énorme progrès ! Ici, le grand tient sa place comme il la tiendra plus ardemment encore dans Parsifal. Une montée vers l'œttingen, un horizon autre que celui que nous voyons tous les jours percer dans cette œuvre.

Et le désir de l'œttingen, Wagner va le retrouver plus haut et plus vrai encore dans Tristan und Isolde. Et encore, encore progresser depuis l'œttingen. Est parvenue à un stade qu'une franchise que par sa dernière œuvre.

(Suite page 11)

La Lande aux Genêts

PAR JEAN MARKALE



N°2 LA VILLE ENCLOUTIE

L'orage avait éclaté avec une brutalité déconcertante vers le milieu de la nuit. La veille, pour tant, le ciel n'avait jamais été aussi beau ni aussi joyeux, et l'homme qui habitait une cabane solitaire au bord des flots se demandait si la fin du monde n'allait pas survenir.

Graillon ne dormait pas. Le bruit des éclairs et les grondements mêlés du tonnerre et de l'eau déchainée faisaient battre à coups sans cesse redoublés le cœur du pauvre roi des Cornouailles. Un craquement bref mais terrible déchira le voile épais des nuages devant la fenêtre de sa chambre. Une odeur de souffre à laquelle l'eset marin donnait une affreuse saveur omplit la pièce. Alors, Graillon tomba à genoux et la porte s'ouvrit pour laisser place à une apparition presque miraculeuse.

— Saint Corentin ! gémit le pauvre roi.

— Graillon, Graillon ! le malheur est sur Is, la ville maudite, dit Corentin, le malheur que ses propres enfants ont appelé sur elle ! Is n'appartient plus à toi ni à ta fille ; Dieu l'a livrée à Satan. Graillon ! Graillon ! appelle les quelques serviteurs qui te restent, emporte ce que tu as de plus précieux, monte sur ton meilleur cheval et fuis pendant qu'il en est encore temps !

Ainsi parla le saint. Le Roi des Cornouailles frêta et ouvrit la bouche pour demander quelque chose, mais Corentin avait disparu.

Alors, il appela ses serviteurs et leur donna ses ordres. Puis ayant rassemblé tout ce qui lui avait de plus précieux, suivi par ceux qui lui étaient restés fidèles, il monta sur son meilleur cheval et s'engagea dans les sombres rues de la ville condamnée.

Un craquement plus formidable que les autres et lola, un hurlement de haine mêlé de joie s'éleva dans l'air irrespirable de la nuit, et l'écho rapproché d'une orgie effrénée s'éloigna en un long râle d'épouvante.

Le cheval de Graillon s'arrêta effrayé. L'eau de la mer clapotait contre ses pattes. Le vent se mit à souffler avec une telle violence que plusieurs maisons s'écroulèrent d'un seul coup et s'évanouirent dans le néant.

Des plaintes et des cris d'effroi s'élevaient de toutes parts.

Le flot montait.

Les murailles qui protégeaient la ville contre la mer avaient cédé sous la formidable pression exercée sur elles.

Le flot montait toujours ... dans quelques minutes il aurait atteint les plus hauts sommets des édifices de la cité.

Mais par miracle, le cheval de Grafton et ceux de ses serviteurs nageaient sur les ondes noires qui charriaient des cadavres, et ne paraissaient pas incommodés par les tourbillons et les remous. Le Roi se signa et murmura une prière. Le bruit était si fort qu'il n'entendait absolument rien, et sans regarder en arrière, il se dirigeait vers la côte qu'il voyait là-bas, à la lueur des éclairs comme un frêle espoir presque chimérique.

Soudain un choc violent le secoua. Son cheval enfonsa dans l'eau. Il se retourna et aperçut derrière lui, le tenant par les épaules, échevelée, les vêtements déchirés, les traits décomposés par la peur et la volupté interrompue, Dahut, la princesse sa fille, de cheval enfonsa. L'eau le submergea presque entièrement.

— A moi ! Saint Corentin ! à moi ! cria le Roi.

Corentin apparut sur les flots au milieu d'une pâle lumière :

— Lâche le péché que tu portes, dit-il, ou sans cela, tu périras ...

Grafton blêmit. Corentin lui demandait là une chose atroce, pour un père !

— Corentin, gémit-il, Corentin, je vous en supplie ! laissez-le ! Je veux bien abandonner mes trésors, mais je ne veux pas que ma fille ...

— Non, coupa le saint. Garde tes trésors et jette le péché que tu portes sur ton cheval et qui l'abandonne.

Mais le Roi n'obéit pas ; il avait encore trop sa fille pour cela. Alors Corentin s'approcha, et de sa crose d'or, toucha l'épau-
le de la princesse qui disparut dans les flots au milieu d'un bouillonnement d'écume baveuse.

Le cheval de Grafton se remit à nager comme au paravant tandis que le flot devastateur brisait tout sur son passage.

Et quand le soleil se leva sur un joyeux matin, le Roi regarda, assis sur un rocher de la côte, la place où jadis se levait Ker-Is, la ville aux ceufs splendeurs ; mais il ne vit que les eaux tranquilles qui se balançaient oï la houle légère, comme si jamais rien ne s'était passé.

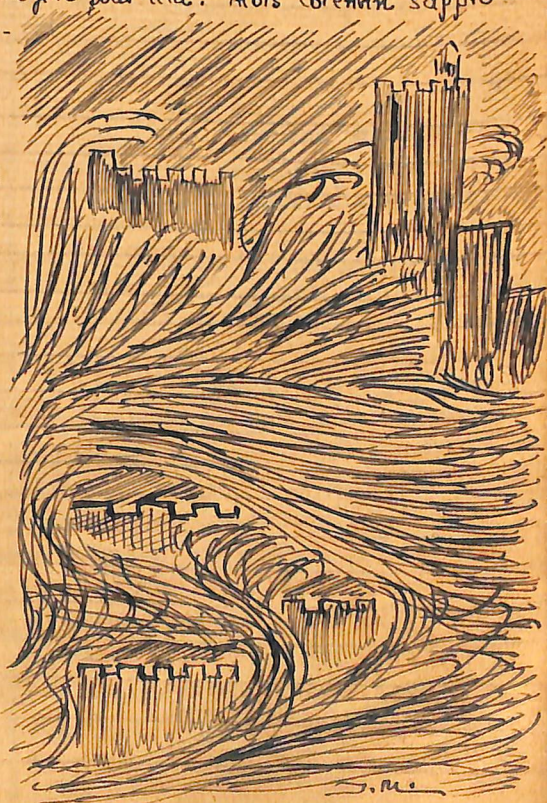
JEAN MARKALE

DANS LE PROCHAIN NUMERO :

LA LANDE AUX GENETS

N°3

EN FLANANT ...



4 A ELLE QUI N'EST POINT LÀ .

I

Les songes dorés de la nuit qui s'éveillent
se sont éteints tous, l'un après l'autre
dans la vie.
Songe ! ô Songe qui songe la Pongue
fille aureolée des jours,
Songe ! Tu es trompeur .

J'avais cru t'avoir vu, j'avais cru pouvoir
saisir ta forme indéfinie .
J'avais cru .

J'avais cru voir sur les nuages
qu'imbent d'orage
rassemble et disperse au dessus
du toit des maisons,
l'ultime et pâle rayon
du soleil
perdu sur les cheveux,
sur les cheveux que j'ai tant caressé
de mes mains et de mes yeux .

Mais le nuage humide de larmes,
- de tes larmes, peut-être ? —
ne portait que des cheveux
de vapeur toute légère .

O, Toi qui n'est point là,
Ecoute le vent porteur de messages,
Ecoute sa voix qui tour à tour,
gémit et sourit,
gronde en promettant de chaleur
et verse sur le sol sa pluie humide et froide
de roses blanches .

Ecoute le :
Tu m'entendras .
Parle lui :
Tu me parleras,
Car j'en suis semblable au vent ;
Je m'élance vers le ciel, plus haut
que les autres,
plus haut,

vers un horizon qui n'a pas de limites
et différent de la sphère des astres monotones .
O, écoute le Vent,
et parle-Lui ...

II

L'immensité désespérante
qui obscurcit la chambre aux regards froids
glace le ciel de ses envois,
De ses Envois et de ses Aveux infinis ...

O, Toi, pense à moi tous les soirs,
tous les soirs où j'ai couché sur ton litage,
Pense à moi lorsque le soleil
tombe sur l'horizon
aux cent beffrois de désespoir :
Tu es la fleur de mes souffrances ;
Tu es au firmament l'Etoile de mes Desirs,
Tu brilles et tu trembles
comme un pâle reflet de Futur,
Tu es le But sacré de ma Route qui va
et vient infiniment
dans les brumes secrètes .

O, Toi qui n'est point là,
Pense à moi
quand vient l'heure des fiévreuses pensées ;
Car, moi, je pense à Toi .

7-7-44.
Jean Markale .

LES VEILLÉES JUILLET
DE 1944

PLUTO 6^{ANNEE}

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
redacteur en chef : JEAN MARKALE

REDACTION-ADMINISTRATION :

LIBRAIRIE ST LOUIS

3 rue Saint Louis en Pisle - PARIS (IV^e) .

telephone. Archives 14-25

<J.B.P.>
- 36 -

JEAN MARKALE :

Les Voleurs d'Infini

- Tragedie en CINQ TABLEAUX -

PERSONNAGES : TRISTAN -

KARIADOS -

YSEUT -

L'AUTRE -

LE ROI MARKE -

KAHERDIN -

- LAVOIX DU VENT - DEUX ARCHERS -

- DEUXIEME TABLEAU -

Des files de petits nuages gris sillonnent le ciel de la nuit ; la lune jette sa lueur trouble et intermittente sur les contours indécis d'un chateau qui se dresse au sommet d'une colline abrupte . L'horizon , borné par des landes incultes et par l'océan tranquille s'étend . Ici bas , au dessous , et dans la petite vallée qui mène à la mer , les petites maisons d'un port se serrent les unes contre les autres . Un silence complet entoure le bloc sombre et confus du chateau , dont le donjon et les tours d'angles semblent faire partie du ciel . A un endroit du chemin de ronde , quelques grands arbres ont été plantés et une porte à l'arc brisé perce un mur de faible hauteur . Tristan fait les cents pas dans la lumière étrange et syncopee , puis s'arrête .

SCÈNE PREMIERE

TRISTAN. Il est tard ... (silence) Pourquoi qu'elle puisse venir , mon Dieu ... il y a si longtemps que je ne l'ai vue ... Vraiment , mon oncle a dû soupçonner quelque chose , ou on l'aura fait soupçonner , car ce n'est pas son habitude de m'envoyer si loin pour si longtemps . Toujours , j'ai accompli ma mission , ma mission de trois mois ... c'est long trois mois ... (il s'assoit sur la muraille d'un air las) je ne sais pas ce que j'ai ... j'en suis fatigué .

SCÈNE II - Tristan - Kariados -

KARIADOS. Bonsoir , seigneur Tristan ! ...

TRISTAN. (sursautant) Ah ! vous m'avez fait peur . Bonsoir .

KARIADOS. (mieux) Il fait vraiment bon , ce soir . Le vent se vit dans les régions supérieures de l'atmosphère , mais ici , tout est calme , et les parfums de la terre commencent à se repandre si et là ... Mais , cher cousin , c'est bien la première fois que je vous vois ici , le soir , au clair de lune ...

TRISTAN. Peut-être . (à part) qu'est-ce qui l'est venu faire ici ?

KARIADOS. Auriez-vous par hasard un rendez-vous avec ... une belle demoiselle ...

TRISTAN. Occupez-vous donc de ce qui vous regarde .

KARIADOS. Oh , mais je ne vois eu blanc pas ... du tout ... c'est votre droit ; vous êtes jeune , seigneur Tristan , et les femmes sont toujours sensibles à la jeunesse .

TRISTAN. Encore une fois , ne me parlez plus de ça . J'ai bien le droit , je pense de prendre le frais , ce soir . Je veux de la tranquillité . Il fait bon et on n'entend rien . c'est parfait , c'est tout ce qui y a de plus parfait .

KARIADOS - Oh, je vous crois, Tristram, je vous crois ... mais vous n'avez pas l'air d'aller très bien.

TRISTAN - Peut-être.

KARIADOS - Et vous êtes comme cela depuis ... depuis votre retour d'Irlande avec la Reine Yseult ... il y a six mois.

TRISTAN - Ça se peut bien.

KARIADOS - Vous avez beaucoup changé.

TRISTAN - Oui, et si vous avez reçu la blessure que j'ai reçue, moi, vous auriez aussi mou qu'un morceau de beurre !... La blessure elle-même est guérie ... mais, le poison agit toujours à l'intérieur.

KARIADOS - Vous devriez consulter les médecins.

TRISTAN - Les médecins ! vous êtes fou, mon pauvre cousin ; ha, ha, ha ! des médecins ! Je le connais, moi, ils n'ont pas été capables de me guérir de la blessure que m'avait faite le Morholt ; et sans une main douce et soignée, j'aurais dû retrouver mon père et ma mère dans l'autre monde. Peut-être aurait-il mieux valu ... Mais ce n'est pas pour parler de ça que j'esuis venu ici ce soir.

KARIADOS - (il va vers les arbres et feint de les admirer) Ne trouvez-vous pas, seigneur Tristram, que ces arbres sont magnifiques ... leurs feuilles sont de merveilleuses cachettes pour les oiseaux et aussi pour le rossignol.

TRISTAN - Hévi ?

KARIADOS - Pour le rossignol. cela vous donne.

TRISTAN - Qu'est-ce qui m'étonne ? J'en ai pas entendu, c'est tout. (il va au rempart, s'y accoude et baille) : Ha ... ha ...

KARIADOS - Qu'est-ce que vous faites ?

TRISTAN - Je regarde l'océan, en attendant ...

KARIADOS - Qui êtes-vous ?

TRISTAN - (furieux) - Ah, ça va ! vous commencez à m'ennuyer avec vos histoires et vos sottises ! Si cela vous plaît, allez nre en paix avec toutes vos servantes et ~~avec~~ les servantes du palais. Mais foutez-moi la paix !

SCENE III - Tristan - Kariados - Marke - Yseult

Par la porte du mur, le Roi Marke paraît en dormant la main à Yseult afin de l'aider à sortir. Tous deux s'avancent vers Tristan et Kariados.

MARKE - Eh, bien, mes neveux, que se passe-t-il donc ? J'ai cru entendre des éclats de voix !

KARIADOS - Oh, ce n'est rien, c'est Tristan qui déclamait quelques vers à la nuit.

TRISTAN - Rrr...

MARKE - Ah, ce diable de Tristan, toujours rêveur et dans les nuages !

TRISTAN - Peut-être.

MARKE - Vous semblez agitée, Reine Yseult !

YSEULT - Oui, il fait si chaud à l'intérieur, et jecrois bien que l'air frais va me remettre un peu.

MARKE - Eh bien, Yseult, reposez-vous ici, vous avez toute la liberté due à votre rang. Commaidez, vous serez obéie.

YSEULT - Je vous remercie, Marke, vous êtes bon.

KARIADOS - Il fait un temps merveilleux ce soir ! Entendez-vous le flot qui clapote doucement contre le rivage ?...

A ce moment, on entend le chant du Rossignol.

KARIADOS - Oh, l'mia fait peur ! (si Peuce)

YSEUT - Le joli chant... Quel air me le rossignol ! Son chant est si doux et si harmonieux...
~~Je me réveille toutes les nuits. quelque fois, même, j'en rêve la nuit...~~

KARIADOS - Hem ! Hem !... Je suis de votre avis, le rossignol est un oiseau merveilleux.

YSEUT - Ce qui d'y a d'étrange ici, ce soir, c'est cette lumière... elle seut le fantastique et l'insolite... Je ne sais pas pourquoi, mais je sens quelque chose au fond de moi-même...

MARKE - Vous êtes trop nerveuse, Yseut... Oh, mais j'y pense, il faut que je voie Dinas, le sénéchal. Je vous laisse là...

KARIADOS - N'ayez crainte, Roi, nous saurons l'acquiescer et lui ôter sa nervosité.

MARKE - Alors, à bientôt !

Scène IV. Tristan - Kariados - Yseut.

Marke est sorti. Un silence lourd de menaces pèse sur les trois personnages. Yseut est appuyée contre l'un des arbres et son vêtement blanc traîne sur le sol. Tristan s'est assis sur le bord de la muraille, tandis que Kariados l'observe tous deux d'un moqueur sourire aux lèvres :

KARIADOS - Eh bien !

TRISTAN - Alors, quoi ?

KARIADOS - C'est gai, ici !

TRISTAN - Pas besoin de gaieté...

KARIADOS - Bon, bon, mais secouez-vous Tristan ! vous êtes là, affalé sur votre mur, comme si vous y étiez à l'ache.

TRISTAN - Encore une fois, Kariados, je vous répète que j'ai besoin de repos... Alléz rire ailleurs part si vous en avez envie !

KARIADOS - Moi, je veux bien, la Reine veut-elle venir...

YSEUT - Ah, non, Kariados, je n'ai pas l'intention d'aller m'enfermer dans une salle de ce palais surchauffé ! Ah, non !...

KARIADOS - Hem, hem !... heu, je pensais seulement que nous pourrions causer, plus loin, sans déranger le seigneur Tristan qui veut du calme.

YSEUT - Vous me faites rire avec vos envies de parler ! Tenez votre langue tranquille, au moins ce soir, ça la reposera, et nous aussi.

KARIADOS - Bon, bon... moi je veux bien, si cela vous fait plaisir !... ah... a... at !... choum !

YSEUT (ironique) - A vos amours !...

KARIADOS - hein ? heu... ah, merci. La fraîcheur commence à tomber.

TRISTAN - Alors, qu'est-ce que vous attendez pour rentrer !...

KARIADOS - Oh, je n'ai pas dit que la fraîcheur m'incommodait, seigneur Tristan. J'ai simplement constaté que...

TRISTAN - Oui, ça va, on sait la suite. Fermez là un peu.

KARIADOS - Moi, je veux bien, mais c'est pour faire plaisir à la Reine Yseut que je...

YSEUT (ironique) - Je suis vraiment très flattée des sollicitudes avec lesquelles vous m'entourez. Je vous remercie.

(Nouvel silence plus accablant encore que le premier.)

TRISTAN - J'ai pitié de vous, Kariados, je vous causerai un peu. Pendant ces quelques minutes de silence, je me suis laissé aller à certaines considérations.

KARIADOS - Ah, lesquelles ?

TRISTAN - Vous voulez vraiment les connaître ?

KARIADOS - Dites !

TRISTAN - Tout d'abord, ces sont quelques mots groupés ensemble par un heureux hasard. C'est un simple proverbe.

KARIADOS - Allez-y.

TRISTAN - Voilà : le Diable est d'argent, mais l'essence est d'or.

KARIADOS - Ah bah... c'est connu.

TRISTAN - Eh bien, puis que vous le connaissez, pourquoi ne l'appliquez vous pas. Les proverbes sont toujours très utiles.

KARIADOS - J'ai oublié d'aller voir comment va ce vieil Ancret. Il était malade... il faut vraiment que j'y aille ! Bonne nuit ! (il disparaît par la porte)

SCENE V - Tristan - Yseult.

TRISTAN (après quelques instants) - Enfin...

YSEULT - Attention, Tristan, ce n'est qu'une feinte !

TRISTAN - Oui.

YSEULT - Il n'est que pour nous mieux épier. S'il faut apprendre que...

TRISTAN - Il le sait déjà... depuis six mois.

YSEULT - Mais alors pourquoi ne l'a-t-il pas dit à Marke.

TRISTAN - Il lui a peut être tout révélé... Ton mari joue la comédie pour nous prendre en flagrant délit... Qui sait. J'en viens à douter de tout... de tout... de l'éche ! Il se cache pour agir et la peur de moi... Alors, comme d'habitude, il fait ses coups en dessous. Double réussite : débarrassé de toi et de moi, et chargé de toutes les faveurs de Marke. Mais ça ne se passera pas ainsi.

YSEULT - Qu'est-ce que tu veux faire ? Il faut nous mesier.

TRISTAN - Nous mesier, ^{mais c'est} ~~restons~~ supprimer nos entrevues... c'est porter un coup à notre amour, c'est la souffrance pour toi et pour moi...

YSEULT - Hélas !

TRISTAN - Yseult, nous avons quelques ^{instants} ~~minutes~~ ^{à nous} ~~à nous~~ ... viens... (il la prend.)

YSEULT. (se dégageant) Oh, non, Tristan, non... Ça nous arrivera quelque chose. J'ai peur... Ah ! vu les yeux qu'il avait en parlant d'ici ?

TRISTAN - J'ai vu. Je le vois, Toi, et je ne vois que toi maintenant. Le monde peut s'écrouler, tu es contre moi. Demain, je le passerai mon épée au travers du corps à ce damné Kariados !

YSEULT - Tristan !... (elle l'embrasse. Tristan se laisse faire, puis se dégage et va à la porte.)

TRISTAN - Chut ! Quelqu'un monte... Parlons d'autre chose... de mon voyage, par exemple. (Tristan se rassoit sur le compart et Yseult s'appuie de nouveau contre un arbre.)

TRISTAN - Oui, j'ai fait un long chemin... très long. Je cherchais le jour sur mon fidèle destrier, et la nuit si l'ondrait était désert, je couchais sur le sol, la tête appuyée sur des feuilles, mon épée plantée dans la terre.

(à ce moment deux lèges, celles de Kariados et de Marke apparaissent à travers la porte et regardent les deux jeunes gens. Tristan continue à parler.)

TRISTAN - Et j'ai vu des forêts sombres, où se faufila la vipère traîtresse, et j'ai vu aussi les plaines immenses où les troupeaux paissent en liberté. J'ai vu des villes et des palais merveilleux plus hauts et plus beaux que Tintagel. Bah, je suis tout de même content d'être revenu au Cornouaille... C'est un beau pays, quoiqu'on en puisse dire, et c'est mon pays d'adoption.

YSEUT - Vous n'êtes pas allé en Leonnois ?

TRISTAN - Non. Voyez-vous, Reine, il me faut jamais revenir dans son pays natal alors qu'on arienai y faire. On se rait toute d'y résier; c'est pour cela que ...

YSEUT - (montrant quelque coin de la scène, dans la direction de la mer.) Oh ! Regardez, Tristan ! Une lumière a brillé là-bas, sur la mer !

TRISTAN - Où ça ?

YSEUT - Venez voir ! (elle l'entraîne hors de la scène, sur le chemin de ronde.)

SCÈNE VI - MARKE - KARIADOS

Marke et Kariados sortent tout doucement et parlent à voix basse.

MARKE - Espère d'ici-là ... tu as vu comme moi.

KARIADOS - Oui.

MARKE - Je vois que tu n'est qu'un menteur, un menteur ! et tout ce que tu m'as dit ne sont que des calomnies.

KARIADOS - Mais ...

MARKE - Il n'y a pas de mais. Tu l'as vu comme moi, tu l'as entendu aussi, et tu l'as vu là-bas. Rien dans leurs attitudes ne justifie tes insinuations.

KARIADOS - Oh, après tout, ça m'est égal ... Tout le monde se moquera de vous et ce sera bien de votre faute.

MARKE - Pourquoi se riraient-ils de moi, alors qu'il n'y a rien entre ma femme et mon neveu ?

KARIADOS - Je n'en suis pas encore convaincu, moi.

MARKE - Tu es fou.

KARIADOS - Ils ont pu se douter et jouer la comédie ... Ah, ah, Roi Marke, vous ne me repandez pas, vous voulez vous convaincre de leur pureté, alors qu'au monde, j'en ai jamais vu d'âmes si pleines de vices et de souffrances ... Voyons, Roi Marke, allez vous laisser dans votre entourage un homme et une femme qui vous trompent dans une union adultère qui vous déshonore ! Tenez, écoutez les une dernière fois, car les voilà qui reviennent. Cachons-nous derrière les arbres.

MARKE - Allons-y.

(Marke et Kariados se cachent derrière l'étrange arbre)

SCÈNE VII - TRISTAN - YSEUT - MARKE et KARIADOS (cachés).

(Tristan passe devant la porte et fait mine de buter, ce qui lui permet de regarder à l'intérieur)

TRISTAN - Ils sont partis.

YSEUT - Peut-être vont-ils revenir ...

TRISTAN - Pense-tu, ils ont vu, ils sont fixés maintenant ! J'espère que mon oncle secom-
pensera comme il le mérite de maudit Kariados

YSEUT - Tristan, ils vont peut-être revenir ... Il faut nous séparer ...

TRISTAN - Nous séparer, ah, non ... J'ai déjà été séparé de toi pendant trois mois ... ça suffit. Tout ce qui peut arriver à présent n'a plus d'importance, non ... tout m'est égal ... Je sais bien que nous ne faisons pas de préché, puis que nous ne nous aimons qu'à cause d'une force surnaturelle qui nous pousse l'un vers l'autre ... Yseut ! ...

YSEUT - Tristan ... (il plaisait; elle se debat) Non ... non ... Je l'en supplie ! Je pressens un malheur ! Laisse moi m'en aller ... A jamais nous pourrions trouver quelque chose ... ah ... j'ai peur !

TRISTAN - Tu disais cela sur la nef. La nuit où ...

YSEUT - Tais-toi ! si on nous entendait !

TRISTAN - Qui peut nous entendre si ce n'est Dieu qui nous comprend ... oui, qui seut, peut nous comprendre ...

(Tristan et Yseut se tiennent serrés l'un contre l'autre dans la lumière étrange de la lune. Derrière les arbres les têtes de Marke et de Kariados sont apparues.)

10 TRISTAN - Voilà le moment que j'ai tant attendu !

YSEUT - Te rappelle-tu notre première nuit ?

TRISTAN - Celle que nous vivons à présent, c'est la même, la même nuit... Nous la vivrons comme un rêve... toujours.

YSEUT - J'ai froid...

TRISTAN - J'étouffe de chaleur... ah... Yseut!...

YSEUT - Serre moi plus fort sur ton cœur afin que je me confonde avec ta chair... oh serre moi plus fort, et réchauffe moi...

TRISTAN - Yseut, rafraîchis mon front brûlant qui épuise mon sang... Yseut!...

YSEUT - Tristan...

TRISTAN - Yseut...

MARKE - Tout de même, c'est un peu trop fort !

YSEUT - Ciel !

(Marke, l'épée à la main, suivi de Kariados, apparaît en pleine lumière et barre la porte à Tristan qui, se plaçant devant Yseut, dégage sa propre porte.)

MARKE (appelant) - Ohe ! gardes ! à la resousse !

Ah, gredin ! tu vas me payer le tour que tu m'as joué ! Tu mourras, et de ma

propre main ! Quant à Yseut, cette digne et vertueuse épouse, je la ferai lapider devant la foule assemblée !

J'aurai ma vengeance, et l'honneur se rachète par le sang !

KARIADOS - Mais voyons, Roi Marke...

TRISTAN - Parle toujours, eh froussard ! Tu n'as prudemment eu derrière toi tu n'oses pas venir me prendre !

(Une bagarre s'ensuit entre Marke et Tristan. Deux archers arrivent en courant et la mêlée s'engage. Kariados reste prudemment à l'écart et Yseut, chancelante s'appuie contre le mur. Enfin Tristan étend à terre ses trois adversaires, saisit Yseut à bras-le-corps et se dresse triomphant.)

TRISTAN - Adieu, Roi Marke. Je n'es pas toi le vainqueur

(Et il disparaît à toute vitesse) tandis que Marke aidé par Kariados, se réfère péniblement)

SCENE VIII. Marke. Kariados. Archers.

KARIADOS - Oncle Marke, vous n'êtes pas blessé ?

MARKE - Ramenez moi Tristan !... Allez vite ! courez, faites fermer les portes ! Eh bien ! qu'est-ce que vous attendez ? Je vous tuerai tous si vous ne me l'amenez pas sur le champ !

(Les archers disparaissent rapidement)

KARIADOS - Calmez-vous Roi Marke.

MARKE - Je le ferai pendre ! ce damné Tristan, je lui infligerai d'abominables tortures. Ensuite je le ferai écarteler, plonger dans l'eau bouillante et traîner derrière un cheval sauvage ! Ah, il me le paiera !

KARIADOS - Voyons, roi.

MARKE - Ah, toi, tais-toi, tu n'as rien à dire ! Tu es resté derrière sans même chercher à l'empêcher de Tristan !

KARIADOS - Mais...

MARKE - Ah, je suis bien entouré... Un neveu qui me trompe, et l'autre, un coche...

(Les deux archers réapparaissent)

MARKE - Alors.

Premier ARCHER - Seigneur... D'ist'enfui !

MARKE - Quoi ? Oh, les chiens ! Les chiens que vous êtes, incapables, balors ! Espérez d'abrutis ! vous ne pouvez pas faire plus vite ?

Deuxième ARCHER - Le pont levé était fermé. Et après le cheval d'un des hommes d'armes, et on l'a vu s'enfuir dans la forêt.

MARKE - Alors, qu'est-ce qu'on attend pour se lancer à sa poursuite ?

Premier ARCHER - C'est impossible... Il fait nuit, et on ne sait même pas quelle direction il a pris... Peut-être demain...

MARKE - Oh, les imbéciles ! Les chiens, les balors ! C'est tout de même un malheureux d'avoir des serviteurs aussi zôlés que cela ! Ah, mais, ça ne fait rien, coûte que coûte, j'aurai la peau, Tristan ! J'aurai la peau !...

RIDEAU

JEAN MARKALE

(La suite au prochain numéro.)

RICHARD WAGNER et le DRAME LYRIQUE

(Suite de la première page)

quitte alors les plaines de Tristram mouvant et les ardoises d'Islande, que lui arrirent inspirées de sensibleries et persimelles aventures, quitte tout et s'élève au-dessus de son cœur, il revient à l'aimable onctueuse musicale par les Maîtres Chanteurs de Nuremberg.

C'est alors la Tétralogie de l'Anneau du Nibelung, formidable épopée Cypriote, naïve qui n'est pas forcément son chef-d'œuvre, à cause des nombreux égarements qui font ressembler cette Tétralogie à une épopée musicale.

Enfin, dernière œuvre du maître, son chef-d'œuvre : Parsifal, aux merveilles ulonations, et aux tableaux vivants et souriants mêlés à l'inspiration de l'infini.

Et ainsi, Richard Wagner, par son talent égal de Poète et de Musicien, a su nous créer, du moins recréer le drame musical, dont il est la plus imposante figure.

Inkeltrebiou.

LIVRES OUBLIÉS...

J'ai découvert par hasard un livre de la quarante-neuvième édition du PROCÈS DE JEANNE D'ARC par Robert Brasillach, qui date de 1942. Ce n'est pas à proprement parler un livre oublié, mais

je voudrais attirer l'attention des amateurs de lectures qui ne le connaissent pas et qui disposent de quelques livres nouveaux.

Érigé en pays admettable, traduit et adapté par l'excellent traducteur qu'est Robert Brasillach. En cette période de douleur et de trouble, ne prenez pas un instant quelques paroles authentiques de Jeanne d'Arc, la sainte et la patronne de la France.

(Gallimard éditeur. 16^e 50.)

François MAURINNE.

L'APPEL CELTIQUE

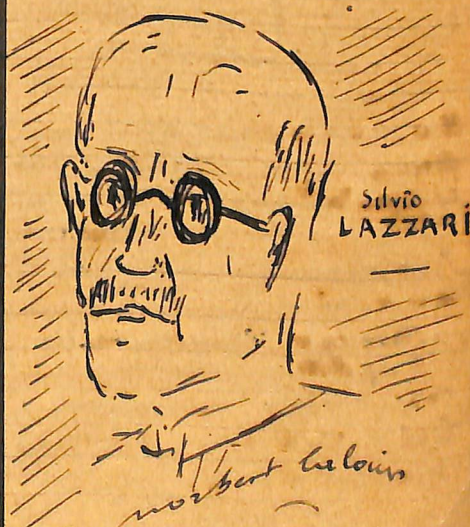
par Ferdinand Ronard.

Je voudrais grouper dans ce court article, deux artistes, un peintre et un musicien : Eliane de la Villeon et Silvio Lazzari. On pourra sans doute que c'est une drôle d'idée. Mais, j'en ai pas l'intention de les comparer. Je vais seulement parler de leur inspiration commune, inspiration tirée de la Bretagne et du folklore breton.

Combien de tableaux d'Eliane de la Villeon sont empreints de cette poésie mystérieuse et un peu floue, spéciale aux pays nordiques et aux pays celtiques. Combien de merveilleux tableaux sont sortis de l'imagination de cette jeune en proie à l'insistant appel celtique!

Le même pour Silvio Lazzari. Jamais nous n'entendrons son magnifique Air de la Tour de Feu. Et tous deux, l'appel celtique, leur a donné l'inspiration qu'ils attendaient. L'appel celtique les a tenus comme tout d'autres et ils ont fait des chefs-d'œuvre.

Ferdinand Ronard!



12 A TRAVERS LE VIEUX PARIS

par Françoise Maurainne

Vieux quartiers, vieux souvenirs...
 Suivons si vous le voulez le quai des Celestins qui longe la Seine en face de l'île St Louis. C'est un des plus vieux quartiers de Paris que l'on démolit d'ailleurs dans ses îlots les plus malsains.
 Marchons doucement et obliquons dans une étroite rue parallèle au quai, non loin du pont Marie qui date du règne de Louis XIII. Prenons cette petite rue : nous y verrons d'abord une tour à l'angle, puis nous découvrirons le bâtiment entier qui forme l'hôtel de Sens. Construction moyenâgeuse, ogivale mêlée de apports nouveaux du 15^e siècle, l'hôtel de Sens que l'on est en train de restaurer et dont on a reconstruit une partie détruite au 17^e siècle pour faire place à de saines maisons d'habitations.
 L'hôtel de Sens fut exigé vers l'an 1498, en plein plein du moyen-âge par l'évêque de



(Dessin de Jean Markale)

Sens, Tristan de Salazar. Il servit depuis de résidence historique. Son aspect extérieur est un peu froid : parce qu'il s'approche de la tradition du 12^e et 13^e siècles, mais, comme le dit Jean Markale dans un de ses poèmes :
 « Un mur fait de granit aux larges yeux de vieilles
 Et vers l'espoir deson, bien à l'heure
 Et rappelle en son cœur tout le sol dissolu. »
 L'intérieur de l'hôtel présente un aspect, à la fois majestueux, petit et familier, se prêtant à une vie intime.

(à suivre)

Françoise Maurainne.

PHILIPPE HENRIOT

Sans faire de politique, je voudrais, en quelques mots adresser un dernier hommage à l'éminent orateur qui était Philippe Henriot. Personne, même ses pires ennemis, ne pourra dire qu'il n'était pas éloquent. Henriot avait un accent si prenant, un ton si imposant et une diction si parfaite que l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer cette homme, qui fut doué d'un véritable talent. Philippe Henriot est un orateur qui mérite de rester dans la littérature de la France, comme un de nos hommes les plus éloquents de ce vingtième siècle si tourmenté.

Jean Markale

UN ANNIVERSAIRE :

RICHARD STRAUSS

par Inchebreiou

Richard Strauss dont on vient de fêter les quatre-vingts ans, est un grand musicien. Il est grand, parce qu'il a du génie, et il est grand aussi parce que son œuvre possède une valeur incontestable et propre.

En effet, descendant de la lignée de Beethoven pour la netteté et l'harmonie, l'auteur de Don Juan s'est inspiré avec un rare bonheur, et sans aucun plagiat des œuvres de Berlioz et de Wagner, deux romantiques de génie. Il les formes mélodiques de Nork et Traus figure-hion, ainsi que les phrases triomphantes de Don Juan et les thèmes joyeux de Tiff Euleupiegel, s'ils s'apparentent aux leit-motiv de Richard Wagner et à la puissance orchestrale d'Hector Berlioz. Tout cela reste original, parce que Richard Strauss leur a donné un accent germanique et profond qui n'appartient qu'à lui seul, à ce esprit du sentiment profond de l'âme.

— Inchebreiou —

DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO
 VOUS LIREZ.

" LA PAGE DU CINEMA FRANÇAIS "

les progrès du cinéma en quatre ans.

et " LES VOLEURS D'INFINI " (3^e tableau)